1

Brazza, toute capitale qu'elle se proclame, n'est pourtant qu'un gros village. D'ailleurs, la République Populaire du Congo est quasi-vide, un virgule neuf millions d'habitants ! Rien qu'à Kinshasa, en face, il y en a deux ou trois fois plus.

De Savorgnan qui lui donna son nom, en passant par le roi Makoko, sans omettre le célèbre Stanley, le Congo possède un riche passé historique. Pour ses habitants bien sûr, mais aussi aux yeux des Européens. Dans un passé plus récent, c'est de la maison qui hébergea celui qui avait pris en main les destinées de son pays, la France, et que l'on continue encore d'appeler, Villa De gaule, que s'élancèrent les Forces françaises libres. La vie des blancs s'y trouve circonscrite, entre les deux extrémités d'une ligne imaginaire. Un axe virtuel, reliant l'hôtel 'Méridien' sur la colline dominant les bâtiments de la Présidence à l'hôtel 'Mbamou Palace', en bordure du 'Beach'. Constituant une véritable zone de démarcation, entre les quartiers populeux et ceux des classes plus favorisées, il traverse le quartier de la corniche où se trouvent concentrés les ministères et légations. Au centre, le café du même nom, 'Café du centre', établissement renommé, jouxtant l'ex-mission culturelle soviétique. Logée dans un vaste building dont l'activité première, pour ne pas dire unique, de ses occupants fut pendant longtemps d'alimenter les résidents expatriés de tous poils en caviar, vodka et havanes. Produits introduits en toute illégalité et impunité. De l'autre côté de la rue, le Black & White, une brasserie qui n'offre pas de boissons meilleures ou moins chères que dans les autres établissements du centre, mais d'où, assis à sa terrasse et par vent nul, on a des chances d'échapper

aux fumées de la cuisson des brochettes et poulets s'échappant de braseros ambulants établis en bordure de trottoirs. Car, dans le souci d'être plus près de leurs clients, les propriétaires de fûts de deux-cent litres coupés en deux dans le sens longitudinal et posés sur tréteaux, pompeusement baptisés Barbecue, ont passés un marché avec le patron du Central. Moyennant pourcentage, ils ont été autorisés à s'installer juste sur le caniveau du trottoir qui fait fonction de terrasse pour l'établissement, d'où émissions de fumées épaisses et d'odeurs grailonneuses.

Vautré sur une chaise de plastique à deux doigts de déclarer forfait sous sa charge, un blanc corpulent, presque un colosse, ingurgite une bière locale. L'homme est occupé à tenir des propos dont l'intérêt semble se résumer à meubler une vacuité chronique, plus qu'à instruire un quelconque interlocuteur. D'ailleurs les yeux de celui qui lui fait face trahissent son manque d'attention. Ils restent obstinément scotchés sur la croupe de la splendide noire assise au comptoir. Si quelqu'un pouvait lire ses pensées de l'instant, il serait surpris de n'y trouver qu'un vague intérêt sous forme de supputation sur la qualité de la demoiselle... Une 'boutique mon cul', la patronne ? Mais l'interlocuteur distrait prend doucement conscience de la nécessité de s'arracher à ses spéculations libidineuses. Son intérêt est de prêter une oreille plus attentive s'il ne veut pas risquer de froisser stupidement son nouveau patron. Un comportement trop ouvertement désinvolte, risque en effet de le desservir.

Craintes légitimes mais probablement infondées, car, imperturbable, celui-ci continue de dévider son flot de paroles : « Mon cher Bibert, savez-vous qu'avant la guerre civile de 1997/99, la gare du C.F.C.O. (chemin de fer Congo-Océan) avec ses quatre cents kilomètres de voies ferrées, comptait plus de huit mille employés ? En crise perpétuelle, le matériel ferroviaire fourni à l'origine par la France était parvenu à bout de course. Désireux de remédier à la situation, le Président de l'époque, Denis Sassou N'Gusso, avait demandé à son cousin et Beau-frère, Omar Bongo, vous savez, le président-à-vie du Gabon, de lui prêter quelques motrices. Bon prince, Bongo s'empressa de les réquisitionner à la SOGAMINE. Une Société privée, mais bon ! Vous n'ignorez pas que

la voie est unique, entre Pointe-Noire, où tout arrive et Brazza, d'où tout repart. Si l'aiguilleur s'endort, ce qui est loin d'être inhabituel, c'est l'accident. Peu de temps après la mise en service du nouveau matériel, comme annoncé, un train de marchandises percute un train de voyageurs. Bilan bien sûr contesté, trois cents morts ! Le C.F.C.O., organisme d'état ne saurait être mis en cause, personne n'en prend d'ailleurs le risque. Un communiqué Officiel publié dans la presse et à la radio, accuse formellement les locomotives gabonaises : « Elles n'avaient pas de bons freins ! » Évidemment, Bongo se fâche et récupère SES machines. Résultat, Brazzaville n'est plus approvisionné, d'où pénurie de produits d'importation. Situation gênante, dans un pays où tout est importé, ou presque. Plus grave pour nous, le bois ainsi que toutes les matières premières dont dépend la vie économique du pays, ne sont plus évacués. L'unique route vers la côte, la 'Nationale numéro un', est mal entretenue, pour utiliser un euphémisme. Vous avez sans doute pu vous rendre compte qu'elle n'est praticable que deux mois par an, et encore ! Alors conséquence immédiate, crise nationale, même la presse étrangère en fait ses titres. Les Russes offrent de nouvelles motrices, mais on s'aperçoit, lorsqu'elles sont déjà sur place, que l'écartement entre les voies n'est pas le même qu'en URSS. Gros bordel partout. Pourtant il en faut beaucoup pour émouvoir les autochtones.

On ne sait pas comment, tout fini par s'arranger, tant bien que mal. Plutôt mal que bien, si vous voulez mon avis. La recette, cinq pour cent de chance, cinq pour cent de système D et, pour les quatre-vingt-dix restant, « Laisser faire les Blancs, qui s'agitent pour nous. » Enfin bref, pour palier à cette situation catastrophique j'ai eu l'idée, mauvaise, de faire transiter les grumes de bois par le Zaïre. Ils m'ont tout volé, n'hésitant pas à attaquer mes barges et mes radeaux de bois flottés ! Cette erreur d'appréciation m'a coûté mon capital et conduit à la faillite. C'est comme cela que j'ai été contraint d'accepter un poste de directeur général dans notre société, mon cher Bibert ! Mais parlez-moi plutôt de vous, j'ai lu votre CV. bien sûr. Mais j'aimerais que vous me parliez de vos précédentes activités. Vous étiez en Asie, capitaine... On dit skipper, je crois, d'une jonque. Par quel curieux hasard vous retrouvez-vous à postuler pour une place dans ma société

forestière ?

— La Birmanie n'était encore assez mûre pour s'ouvrir au tourisme. J'y ai laissé quelques plumes ainsi qu'une bonne part de mon capital mais , heureusement de nouer de solides relations. C'est grâce à l'une d'entres-elles que j'ai pu participer à l'épopée de la CELLUCAM. Vous en avez entendu parler ?

— Bien sûr ! Qui ne connaît, au moins de nom, cet énorme fiasco financier. Toutefois je n'en connais pas les détails précis. Il s'agissait d'une usine de pâte à papier, non ?

— Exactement, un puissant holding composé d'investisseurs Autrichiens, Suédois, Français notamment, avait entrepris la construction en partenariat avec le gouvernement Camerounais, d'un complexe industriel nommé Cellulose du Cameroun. S.A. La fameuse CELLUCAM ! Dans le courant des années quatre-vingt, par l'obtention de subventions gouvernementales, de financements du FMI puis de la Banque Mondiale, la réalisation pu être menée à son terme. Il s'avéra d'emblée que par suite d'un mauvais montage financier, rien que le montant des agios portants sur les intérêts des prêts, rendaient caduque toute idée de rentabilisation du projet. Durant les quatre ou cinq années de son existence les pertes n'ont fait que s'accumuler. Pourtant la corbeille de la mariée avait été amplement pourvue. Rien que la partie technique, confiée à l'un des leaders mondiaux dans ce domaine la Voest-Alpine, entraîna l'embauche de cinquante cadres expatriés. Dont, autre mauvais calcul, quatre-vingts pour cent recrutés en Inde n'apportèrent pas vraiment la preuve de leurs présumées compétences. L'État Camerounais, partenaire obligé, avait apporté une part de sa contribution en autorisant l'implantation dans la région d'Edéa, en bordure du fleuve Sanaga. Une proximité choisie pour profiter de l'énergie fournie par le barrage hydro électrique de Song-Loulou, qui venait lui aussi d'être mis en service. La concession incluait deux cent mille hectares de forêt, pour l'approvisionnement en matière ligneuse. Attribution qui promettait de s'avérer une hécatombe écologique d'envergure ! Heureusement, de se point de vue là, le projet à fait long-feu. Sur une enveloppe budgétaire initialement fixée à soixante-dix millions de dollars U.S., c'est cent trente-six

millions qui furent engloutis dans cette entreprise faramineuse. Après le dépôt de bilan, j'ai intégré votre... Enfin notre groupe ! Nous nous sommes d'ailleurs rencontrés à plusieurs reprises, lors des réunions de direction à Douala ou Yaoundé.

— C'est vrai ! J'ai pu ainsi apprécier vos talents d'organisateur. C'est d'ailleurs sur ma demande que l'on vient de vous offrir ce poste à Brazza, placé sous mon autorité directe. Je voudrais mettre à profit ce moment de détente pour vous poser une question personnelle, limite indiscreète même. Répondez-y de manière sincère ou n'y répondez pas, à vous de voir.

— Allez-y, vous savez bien que les réponses s'avèrent souvent plus indiscreètes que les questions qui les ont provoquées.

— Très juste, bon alors voici mon interrogation ! Avez-vous bien perçu que vos nouvelles responsabilités requièrent d'avantage qu'une simple technicité ?... Attendez ! Je voudrais être bien sûr qu'il ne subsiste aucune équivoque. Nous n'y reviendront plus par la suite, OK ?

— Pour le cas où vous feriez allusion, en termes aussi précautionneux, au fait que je dois non seulement verser des pots de vin aux fonctionnaires de notre ministère de tutelle, en commençant par le ministre lui-même, mais aussi en déterminer la hauteur et la fréquence, rassurez-vous j'ai parfaitement saisi !

— Bien, je n'en doutais pas, mais il m'appartient de vous mettre en garde. Vous devez savoir que de nombreux organismes sont actuellement en mesure d'imposer aux gouvernements des pays où nous agissons, le respect strict des normes de protection de l'environnement. Ces casse-couilles sont mandatés par les bailleurs de fonds, ceux que vous avez cités précédemment par exemple. Mais aussi par des O.N.G. du genre W.W.F. ou autres. Or, vous avez trois grosses unités de production à approvisionner. Très gourmandes en matière première à forte valeur ajoutée, donc disons... sensible ! Une scierie au Gabon, une autre à la frontière côté Cameroun et une importante usine de fabrication de contre-plaqué, que nous venons d'installer, en R.C.A. la République du Centre Afrique. Sans parler du marché de l'export qui assure la majeure partie de nos rentrées de capitaux. Vos permis d'exploiter actuels ne permettront absolument

pas de satisfaire à cette énorme demande. Il va vous falloir trouver des fournisseurs parallèles. Ce qui implique de faire abstraction des règles officielles ! Je veux parler de celle portant sur les diamètres, les densités par hectare, etc. Je ne vais pas vous apprendre votre métier ! Si vous n'obtenez pas la bienveillante collaboration de partenaires aussi divers que le service des forêts, les douanes, la police, sans oublier les chefferies locales, vous ne pourrez tenir vos objectifs. Tout le problème repose sur le contenu global de l'enveloppe que vous utiliserez pour parvenir à vos résultats. Attention, je vous mets en garde, ne sombrez pas dans la facilité d'un arrosage... Heu, disons... Trop libéral. Faut ce que qu'il faut, certes... Mais pas plus ! Sans quoi nous perdront sur nos marges et les administrateurs n'aiment pas cela du tout. Vous voyez ce que je veux dire ! Pour vous aider, nous disposons d'une caisse noire approvisionnée depuis ce qu'il est convenu d'appeler les paradis fiscaux. Évitez absolument, je dirais presque coûte que coûte, si cela ne contredisait légèrement mes propos précédents, de vous faire prendre en infraction. Restez en retrait et dressez des rideaux écran. Gardez-vous du faux pas, de l'erreur fatale, surtout pour vous, qui mettrait notre groupe en porte-à-faux. N'oubliez pas que nous avons signés des putains de chartes et que nous utilisons largement l'argument promotionnel que vous connaissez sans doute : « notre attachement indéfectible à la protection de la ressource en matières premières des pays hôtes. Ainsi qu'au respect scrupuleux des normes internationales en matière d'environnement ». Dans ce contexte, vous comprenez aisément que se retrouver épinglés nous exposerait inmanquablement aux feux de l'actualité, donc à subir le genre de campagne de dénigrement à laquelle nous pouvons malheureusement assister, lorsqu'un confrère, moins avisé ou moins chanceux, se fait chopper en flagrant délit de fraude ou de 'tentative' de corruption. Car c'est un fait remarquable de ces pays, on y trouve beaucoup moins de corrompus, que de corrupteurs.

— Ne vous inquiétez pas ! J'ai parfaitement saisi ce que le conseil d'administration et vous-même attendez de moi. Soudoyer, flatter, flagorner, savoir éteindre les départs de feux. Et diluer les responsabilités excepté la mienne, car en cas de coup dur je ne serai

pas soutenu, c'est moi qui commencerai par trinquer ! »

La conversation se poursuivit ainsi encore quelques minutes, puis les deux hommes se séparèrent. Bibert devait prendre l'avion le lendemain pour aller visiter un chantier, mille kilomètres plus au nord. Son programme prévoyait qu'il rejoigne ensuite Yaoundé mais pas d'une traite. Des arrêts pour régler plusieurs problèmes, tout au long de son périple étaient prévus. Dans le même temps, le directeur général regagnait les vastes bureaux de sa société, installés au dernier étage d'un petit immeuble en périphérie de Douala. Ville importante, considérée comme la capitale économique du Cameroun. Pour Bibert la nouveauté ne résidait que dans sa nomination, flatteuse, de directeur. Auparavant il avait rempli des fonctions identiques, mais avec un grade moins pimpant. La tournée qu'il entreprenait, il ne le savait que trop bien, était tout sauf une ballade de santé. Pour s'y préparer, il préférait bénéficier d'une nuit, aussi complète que possible de repos.

C'est avec émotion que Bibert constata que, depuis sa quête du Mokélé-Mbembé, presque rien n'avait changé dans cette région de l'Afrique équatoriale. Seule, la compagnie Lina-Congo n'avait pas survécu à la guerre civile et c'est *Congo-aviation* qui assurait, vaille que vaille, la liaison aérienne Brazza-Ouesso.

Avec un amusement mêlé de d'une pointe d'agacement, Bibert retrouvait les particularités du site. Mais cette fois ci, il n'eut pas le temps de se perdre en considérations, un véhicule utilitaire, passablement cabossé, tentait d'attirer son attention par de sonores coups de clackson. L'arrivant fut prié de monter à bord par un chauffeur hilare qui ne prit même pas la peine de vérifier son identité. Sans faiblir ils dévalèrent la rue, ne stoppant, dans un hurlement de garnitures malmenées que d'extrême justesse au bord du quai. Là, attendait la barge qui allait les conduire quelques dizaines de kilomètres en amont, au chantier d'exploitation de la SO.CO.B.O. La société Congolaise des Bois d'Ouesso.

Bibert avait reçu, entre autres instructions, celle principale de

vérifier la bonne organisation du chantier. Puis de retourner à Ouessou, d'où il lui faudrait louer une pirogue ou emprunter la vedette du service de balisage, pour remonter la Sangha jusqu'à son confluent avec la rivière Ngoko. Le lit de ce cours d'eau sert de frontière naturelle entre le Congo et le Cameroun. Ensuite, l'objectif était d'atteindre une bourgade du nom de Mouloundou. Isolée dans toute la région, au milieu des chantiers forestiers et des petits hameaux de pêcheurs Bakouélés. Une unique piste défoncée relie cette sous-préfecture, qui est surtout le poste frontière obligatoire pour les formalités d'entrée et de sortie du territoire, avec l'intérieur du Cameroun. Durant la saison des pluies, quand la piste est impraticable, la seule liaison reste le petit aérodrome. Simple piste herbeuse réalisée et entretenue par les compagnies forestières qui possèdent toutes un avion privé. Idéal pour rallier d'un coup d'aile Bertoua, Yaoundé ou Douala, mais dont les rotations sont limitées, en raison des coûts d'exploitation. En outre, un affrètement exceptionnel exigeait au moins une semaine de délais. Or Bibert n'avait ni le temps ni l'envie de patienter aussi longtemps dans ce qu'il considérait, irrespectueusement, comme "le trou du cul de la planète".

Il prend donc le parti d'entamer un jeu de roulette russe avec les grumiers qui circulent dans les deux sens sur la piste à voie unique.

Une femme élégante et jolie, attend son tour dans l'impressionnante file de voyageurs vomie par le Boeing 747. En un coup d'aile d'à peine six heures l'appareil les a transportés, d'un Paris transit affichant une température -au sol- de moins deux degrés, jusqu'à Yaoundé où le mercure dépasse allègrement les trente-cinq degrés.

La belle passagère, au moment de remplir la case marquée profession sur la fiche de bristol que tous les arrivants doivent remplir avant de passer les contrôles de police, santé et douane, retient son stylo. Va-t-elle marquer cuisinière où rédactrice ? Un instant elle est tentée d'indiquer : femme indépendante. Puis craignant d'avoir à s'expliquer sur ce choix, en présence d'un

fonctionnaire vraisemblablement peu ouvert à ce genre d'affirmation, elle préfère renoncer et porter la mention sans profession. Formule lapidaire, mais qui a le mérite d'être claire.

Proche de la cinquantaine, Roselyne n'affiche pas les stigmates dont sont généralement atteintes les femmes atteignant ce cap. Son visage lisse très peu fardé, sa peau nette et ferme, trahissent une bonne hygiène de vie et probablement des soins attentifs. Toute son allure affirme la femme sûre d'elle, volontaire et douée d'un quotient intellectuel en rapport avec ses ambitions. Assez étrangement, ce mélange de tonus physique et d'énergie concentrée ne dessert pas sa féminité, dégageant au contraire une sorte d'aura sensuelle et attirante. Facilement perceptible par les phéromones mâles, car peu d'hommes restent indifférents à sa présence. Qu'ils s'en défendent ou qu'ils se croient parés des mêmes pouvoirs attractifs.

Dans quelques heures elle reprendra un autre avion, un petit ATR à destination de Bertoua. Là-bas, l'homme qui occupe ses pensées, souvent, et son lit, quelques fois ! La rejoindra, s'il parvient entier, au bout de quatre interminables heures d'angoisse et de secousses, à atteindre le chef-lieu de la province de l'Est, Bertoua.

Inconsciente de ces turpitudes, Roselyne met un terme à ses hésitations sur le métier qu'elle devait déclarer et anticipe par la pensée sur la proche rencontre, mais insensiblement son esprit prend la tangente pour la ramener à l'époque où elle fit la connaissance de Bibert. En ce temps-là, elle était non pas cuisinière, comme elle voulait l'écrire, mais Chef de cuisine ! Et plus que cela, elle était LA grande chef d'un établissement de réputation internationale. Bénéficiant du prestige d'une antique demeure, dont le rez-de-chaussée avait été aménagé en salle de restaurant luxueux, elle avait créé en partenariat avec son compagnon de l'époque et grâce aux apports de capitaux d'origines familiales ou privés, une entreprise qui marchait le feu de Dieu. Son génie culinaire et ses talents de gestionnaire avisée, firent merveille ! S'attachant, en moins d'un an, toute la clientèle de la bourgeoisie locale et avoisinante. Bientôt on vint de Suisse et même de Paris. Très vite, deux macarons au *Michelin* et des appréciations plus que flatteuses dans la totalité des guides, français ou étrangers, soulignèrent sa consécration. Des

stages dans les plus grandes cuisines, étaient venus entre temps compléter des dispositions naturelles avérées, pour un métier, considéré comme une expression artistique. Un quotidien à grand tirage allant jusqu'à publier « Roselyne Park-Slotzer... La nouvelle Diva de la cuisine ! » Car dans la foulée les médias se jetèrent sur la nouvelle révélation gastronomique, comme la vérole sur le bas clergé. D'interviews télévisées en articles dans la presse, spécialisée d'abord puis 'people' ensuite, Roselyne acquit une renommée qui la conduisit insensiblement mais sûrement sous les feux des projecteurs. Des conférences à New-York, des cours de cuisine donnés à Londres ou Berlin, lui firent, peu à peu, prendre goût à l'écriture. La parution d'un livre sur ses meilleures recettes, mêlées de conseils et réflexions philosophiques, couronnèrent cette ascension.

L'apparition de Bibert, en copain d'une copine, fit l'effet d'un missile dans cet univers précieux et luxueux mais extrêmement superficiel. Roselyne, star des fourneaux, devenue coqueluche de l'actualité, de la 'bonne société' et des salons littéraires, possédait une profondeur de caractère qui s'accommodait finalement, assez mal avec le style de vie qu'elle menait. Elle ressentit le passage de cet électron libre comme une sorte d'appel d'air. Pourtant rien ne se passa entre eux, jusqu'à ce que la destinée les remette en présence, lors d'un séminaire qui se déroulait à Lomé, la capitale du Togo. L'hôtel Sarakawa en accueillait les participants, dont elle faisait partie, conjointement aux clients plus ordinaires. Catégorie à laquelle le forestier se rattachait. De cinq ans son aîné, il ressemblait plus à un aventurier qu'à un cadre supérieur. Ses traits ingrats, et son long corps dégingandé, lui composaient un physique plus proche de Bibert Brel que d'Alain Delon. Une absence délibérée de recherche vestimentaire complétait un tableau qui classait irrémédiablement le garçon dans les cancre de la séduction. En dépit, ou peut-être justement, à cause de ce handicap, la belle su faire en sorte de paraître succomber à ses gauches manœuvres d'approche et à l'attirer jusque dans sa chambre. De l'avis autorisé des femmes de ménage, grande connaisseuses s'il en est pour ce qui concerne les ébats horizontaux avec dommages collatéraux à la literie, le bougre su

indéniablement faire preuve de dispositions, au moins équivalentes aux exigences de la capiteuse donzelle.

Depuis cette époque, ils continuaient de se revoir, au gré des vacuités sentimentales de la célèbre femme d'affaires devenue femme de lettres. Elle se projetait, d'un coup d'Airbus, sur l'un des théâtres d'opération de celui qu'elle avait pris l'habitude d'appeler « Mon homme des bois », pour de brèves mais intenses escapades amoureuses. Peu de capitales africaines avaient ainsi échappées à leurs ébats, extra conjugaux, car la coquine était mariée. Bob, le mari, représentait l'exact opposé de Bibert, bel homme d'une prestance affirmée, il se posait en businessman de haut vol, affichant des goûts d'épicurien et d'esthète accompli. Il se souciait peu des agissements de sa femme, dans la mesure où ceux-ci ne portaient pas ombrage à sa réputation et surtout n'entravaient pas l'accomplissement de sa propre passion. Celle à laquelle il consacrait tout son temps, son argent, ses pensées et ses actions, la seule véritable maîtresse de son existence oisive... La pêche à la mouche ! En Réalité, Bob, de son vrai nom Robert Parck, n'avait pas toujours été le gentleman dont il représentait le parfait prototype. L'origine de sa petite fortune, acquise dans un passé délibérément laissé dans l'ombre, aurait probablement mal résisté à une enquête, même superficielle. On s'accordait à lui en prêter des sources aussi mal définies que peu reluisantes. Pilleur de temples en Asie du sud-est, conseiller véreux dans certaines républiques-bananières des caraïbes ! Bref, une aura sulfureuse restait accrochée au personnage. Qui n'en avait cure et partait traquer la truite sauvage, Arc-en-ciel, dans les torrents d'Écosse, de Nouvelle-Zélande ou du Jura, avec un égal bonheur.

Assez curieusement, Bibert et Bob s'entendaient comme larrons en foire. C'est que tous deux aimaient bien la faire, la foire ! Enfin toutes proportions gardées, ils partageaient un goût identique et affirmé pour les bons vins et les jolies femmes. Sur le vin ils n'étaient pas égaux. L'un, œnologue confirmé, l'autre béotien contempteur. Pour les femmes non plus, mais les critères de maîtrise du sujet étaient inversés.

Le couple Roselyne–Bob était en crise. La mise en vente du restaurant posait le problème de la continuité de leur relation conjugale. Pour se donner du champ et joindre l’utile de la réflexion à l’agréable d’une activité sexuellement satisfaisante, elle avait trouvé judicieux de rejoindre son homme des bois... Dans ses bois.

Mis au pied du mur, celui-ci n’avait eu d’autres choix que celui de fixer le lieu du rendez-vous, Bertoua c’était avéré seul compatible avec l’emploi du temps surchargé du nouveau directeur délégué. Ils devaient y passer deux journées, ensuite regagner Yaoundé puis Douala. Ils avaient prévu d’y séjourner toute une semaine, avant de repartir sur Brazzaville où Bibert avait son bureau permanent.

Les retrouvailles, furent comme toutes les retrouvailles, heureuses et torrides.

Bertoua n’offre pas de possibilités d’hébergement ils étaient donc les hôtes d’une scierie appartenant à un groupe français, installée à Dimako dix kilomètres plus au sud.

Les passions charnelles apaisées, Roselyne ne tarda pas à s’ennuyer et à le lui faire savoir ; « Es tu vraiment obligé de rester aussi longtemps dans ce trou ? Que peux-tu bien avoir de si important et surtout de si long à y faire ? Yaoundé n’est qu’à trois ou quatre cents kilomètres pourquoi ne pas y aller, tu pourras toujours téléphoner pour traiter tes affaires depuis là-bas !

— Bien sûr, nous partirons bientôt, demain au plus tard. Il me faut d’abord régler un problème délicat. J’espère en moins de vingt-quatre heures pouvoir débloquer la situation.

— Fais leur un petit cadeau et tout va s’arranger ! C’est ce que tu es censé faire non ?

— Pas toujours aussi simple malheureusement, il y a des susceptibilités, parfois délicates, à gérées, c’est la raison de mon intervention directe.

— Ils sont vaniteux tes fonctionnaires, un sourire de ma part et je te parie que tout deviendra plus facile. Tu ne veux pas essayer ?

— Un peu de patience, crois-tu pouvoir être en permanence derrière moi pour jouer les belles ensorceleuses ? Je dois trouver le moyen de m’en sortir...Et seul, c’est mon boulot !

— Bon, ce que j’en disais, c’était juste pour essayer de t’aider.

D'ailleurs, quel est le problème en réalité ?

— Très simple dans les faits, compliqué dans les implications. Pour t'expliquer brièvement, les services de la 'Délégation provinciale des forêts', l'équivalent Camerounais de nos 'Eaux et Forêts', en politiquement plus puissant et surtout beaucoup plus corrompu, délivre les documents indispensables pour le transit par route de notre production jusqu'au port de Douala. Or, depuis une semaine tous nos camions ont été bloqués faute de ces foutus papiers. Ils le sont encore à l'heure actuelle, les responsables locaux déclarent vouloir s'en tenir aux volumes réglementaires. Ces quotas, vois-tu, il y a belle lurette que nous les avons déjà dépassés, pour toute l'année en cours. Ordinairement nous payons la Délégation pour qu'ils nous fournissent des autorisations supplémentaires, au fur et à mesure de nos besoins. La police et les Douanes se contentent de vérifier la présence de tampons et ferment les yeux, d'autant qu'ils bénéficient régulièrement de nos largesses. Nous remettons une enveloppe globale au délégué provincial, qui se sucre largement et redistribue le restant à ses subordonnés, mais aussi, par précaution, aux différentes administrations concernées. En les mouillant dans la combine, il parvient à éviter que ses 'collègues' ne soient tentés de venir fourrer leurs gros pieds dans ses juteux... accommodements ! C'est le principe de la redistribution ! D'après ce que j'ai pu apprendre il aurait 'oublié' de remettre son enveloppe mensuelle au commissaire de police. Celui-ci par dépit a immédiatement donné l'ordre à ses hommes de saisir les documents illégaux et menace de les faire remonter jusqu'à la présidence. La situation est bloquée, car pas un ne voudra prendre le risque de perdre la face en cédant le premier. Préjugés raciaux, un Bassa ne plie pas devant un Bamiléké et inversement. Seule mon intervention personnalisée, bénéficiant du statut d'entremetteur discret, et surtout dispensateur d'une gratification monétaire en rapport avec les 'sacrifices' consentis, pourra empêcher le clash de prendre des proportions irréversibles. Pour cela Il faut bien entendu y mettre la manière et surtout le temps ! Nous sommes chez des gens qui ont élevé le palabre au rang d'institution. Alors je te demande juste un peu de compréhension, ma chérie ! »

Les choses suivirent leur cours, prévisible et prévu. Dès le lendemain le couple prenait la route pour Yaoundé et peu avant la nuit posait ses valises dans une suite de l'incontournable hôtel Hilton, au centre-ville. Bibert regrettait d'avoir dû renoncer à descendre, comme il le faisait auparavant, au bucolique *Novotel Mont Fébé*. Cet agréable complexe idéalement situé à flan de colline offre une vue imprenable, bien qu'éloignée, sur le palais présidentiel, hélas l'établissement n'appartient plus à la prestigieuse chaîne hôtelière. Handicap que les rusés nouveaux propriétaires ont habilement tourné, en le rebaptisant *Nouvel-Hôtel Mont Fébé*. Ce qui, au téléphone par exemple, leur offre l'avantage d'entretenir une profitable équivoque. Outre le fléchissement consécutif dans la rigueur de la gestion de l'établissement, le principal défaut apparaissant aux yeux, ou plus exactement aux oreilles du voyageur, réside dans la présence d'une boîte de nuit en sous sol. Les sonorités qui s'en échappent, amplifiées par les murs de béton, empêchent irrémédiablement les clients de trouver le sommeil entre vingt-trois heures et l'aube. La gêne est rédhibitoire pour les non noctambules. Le Hilton présente en revanche l'appréciable commodité d'être situé tout à proximité de l'immeuble qui abrite les différents ministères et du même côté de l'invraisemblable avenue qui les sépare du centre-ville.

Bien que depuis le siège social de sa société un rendez-vous, pour l'heure officielle d'ouverture du cabinet ministériel, ait dûment été pris une semaine à l'avance, Bibert n'ignore pas qu'il peut patienter bien au-delà de cette heure en prolongeant son petit-déjeuner. Ce n'est pas avant le milieu de la matinée qu'il aura l'honneur d'être admis à pénétrer dans une salle d'attente aux allures de coulisses pour fête foraine, avec l'hypothétique espoir d'être reçu avant midi par Monsieur le ministre.

La bâtisse circulaire, abrite un ministère pour chacun de ses onze étages, situés proportionnellement à leur importance. Le premier ministre s'étant naturellement attribué le dernier niveau, celui qui offre l'accès direct à la terrasse supérieure et à son hélicoptère de

fonction. Le ministère des Forêts n'en occupe 'que' le neuvième... Belle vue, lorsqu'on y parvient...épuisé et quasi asphyxié, car les ascenseurs réservés aux visiteurs et employés ne fonctionnent qu'alternativement, entre deux pannes et deux coupures d'électricité. L'ascension des volées de marches relève de l'épreuve initiatique et sportive, tant les odeurs et la chaleur y sont fortes. La maintenance des installations d'air conditionné se réduisant au fil du temps aux seuls bureaux des grands patrons, la cage d'escalier du bloc de béton prend vite des allures d'usine d'incinération, chaleur, odeur et bruits sont à s'y méprendre. Le service de nettoyage doit fonctionner selon un principe identique à celui des ascenseurs, voir moins bien. Mais tout arrive, et l'insignifiant directeur quémandeur, grâce à sa ténacité, parvint enfin à être admis en présence du maître des destinées écologiques de ce pays, ainsi, et avant tout, qu'une conséquente partie de ses ressources économiques, ce dont l'intéressé possède puissamment conscience.

Dans le vaste bureau, pas un seul dossier en vue sur la table où les rayonnages. En revanche un impressionnant écran de télévision, du genre 'Home-Cinéma', trône aux côtés d'une chaîne 'Hi-fi' haut de gamme. Le ministre détendu fait servir des boissons fraîches et invite le visiteur à s'engloutir dans les canapés de grande marque, horriblement troués de brûlures de cigarettes. L'endroit évoque irrésistiblement l'idée de tanière, en dépit du luxe tapageur ostensiblement affiché. On ne parle surtout pas business. Des considérations, anodines sur l'actualité météorologique, oui ! Un échange de compliments sur la grandeur de leurs pays respectifs, oui aussi... Mais l'entrevue se limitera à ces seuls préliminaires. Le visiteur, légèrement interloqué s'il n'est coutumier des usages en vigueur, sera courtoisement invité à sortir par un huissier, répondant probablement à un discret coup de sonnette. Durant le trajet ce même visiteur sera informé, à voix presque basse, d'avoir à laisser le haut fonctionnaire 'travailler'. Une fois la porte franchie, le larbin précisera qu'il est loisible à l'honorable étranger, s'il le souhaite encore, d'aller exposer l'objet de sa démarche au secrétaire particulier du ministre. L'homme règne dans un antre, attendant, mais beaucoup plus modeste. C'est ce personnage de l'ombre qui fera le

compte rendu de la brève entrevue à son maître et donnera la réponse au solliciteur. Ce dernier, entre temps, a été prié d'attendre dans la même antichambre qu'à son arrivée. Au final il aura fallu trois bonnes heures pour aboutir à deux minutes de bavardage mondain. Et trois autres, pour savoir s'il obtiendra une suite favorable à sa demande et, à quel prix. Il ne parvient que très mal à dissimuler sa contrariété en retrouvant Roselyne, au restaurant de l'hôtel. Pas dupe un seul instant, celle-ci croit opportun de saisir l'occasion pour le questionner ; « Quelle tête tu fais ! Tes affaires ne se sont pas déroulées conformément à tes espérances dirait-on ! Ne te crois surtout pas obliger de me tenir au courant de quoi que ce soit. Après tout je suis peut-être une espionne ou une journaliste en mal de copie scandaleuse... Qui sait, je me sens bien l'âme d'une Mata-Harry !

— Ne rigole pas, je me dois d'une certaine réserve professionnelle, particulièrement pour ce qui concerne ce genre de tripatouillages occultes. Mais, basta, au point où j'en suis je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de t'en faire part. Je me trouve, ma chérie, dans une merde noire, et je ne dis pas cela pour faire un jeu de mot en allusion à la couleur dominante chez les habitants de ce pays, l'expression résume assez exactement ma situation. Pour tout te dire puisque cela t'intéresse, j'ai jusqu'à demain soir vingt-deux heures, dernier délais, pour remettre cent cinquante mille euros à ce requin. Faute de quoi il passera le saucisson aux types de la coopération économique, des experts envoyés par la Banque Mondiale, pour contrôler l'usage des capitaux dont bénéficie la quasi-totalité des pays dits en cours de développement. Rien de plus facile d'ailleurs, ils se sont fait octroyer des bureaux, à l'étage du ministère des finances, juste au-dessus de mon ministère de tutelle.

— Et en quoi des contrôleurs financiers peuvent-ils te mettre des bâtons dans les jambes ? Et puis c'est quoi, ce Salami que 'ton' ministre menace de leur passer ?

— Pas salami, j'ai dit 'saucisson', c'est une expression que l'on utilise pour...

— Je sais, tu me prends pour une idiote ou quoi ? N'empêche, cent cinquante mille euros, c'est cher pour de la charcuterie !

— Oui ! Bon, disons que c'est du caviar, et n'en parlons plus.

Sérieusement, nous avons récemment été les victimes d'une bassesse, une dénonciation même pas calomnieuse. Un concurrent déloyal en est indubitablement à l'origine... Je ne sais pas pourquoi j'emploie cette expression toute faite, vu que des concurrents loyaux il n'en existe tout simplement pas. En résumant l'une de nos scieries, la plus grande, menaçait de s'arrêter de tourner, faute d'approvisionnement, un exploitant local c'est alors présenté pour nous proposer un lot de bois frauduleux. Bien sûr à un prix exorbitant mais nous étions acculés et un chômage technique nous aurait coûté beaucoup plus cher. Ce que nous ignorions à l'époque, c'est qu'un groupe Libanais, dont l'usine était dans la même tragique situation de pénurie que nous, avait lui aussi engagé des tractations avec ce trafiquant, en vue d'acquérir le même lot. Seulement les Libanais, fidèles à leur réputation, achoppaient sur le coût de l'opération. Sachant que ces arbres avaient été abattus sans autorisation et qu'ils prenaient des risques en s'en portant acquéreurs, ils tentaient d'en obtenir un prix plus attractif. Notre intervention les a laissés sur leur faim, moins d'un mois plus tard ils ont été contraints de fermer leur scierie. Par dépit ils ont téléguidé un intermédiaire, pour aller tout raconter aux responsables locaux. Bien entendu ceux-ci étaient parfaitement au courant, toute la hiérarchie jusqu'au sommet étant arrosée par les deux protagonistes. Les Libanais, client déçu et les acheteurs triomphants, nous ! Ces petits fonctionnaires ont alors craints d'être débordés, pris entre le marteau et l'enclume. Que la dénonciation suive une autre filière pour finir par parvenir aux oreilles des experts de la Banque Mondiale par exemple ou à leurs réseaux d'informateurs, dans ce cas ils n'auraient aucuns moyens de se justifier et n'échapperaient pas aux sanctions. Seule solution possible, que le ministre lui-même donne l'ordre de nous délivrer des documents... antidatés, authentifiant par ses services la provenance de nos grumes. Les fonctionnaires couverts, notre société munie des certificats C.I.T.E.S. tout le monde serait sauvé. Pour ce qui nous concerne les gens de la Banque Mondiale ne pourraient plus nous clouer au pilori, car dans leur volonté affirmée de lutter contre ce qu'ils appellent pompeusement, « *Le pillage des ressources naturelles* » ils possèdent l'arme suprême, la fermeture pure et simple

des robinets du pactole des subventions, mesure de rétorsion prévue en cas de manque de rigueur constaté et avéré des organismes d'État. Avec en corollaire pour les compagnies prédatrices, la mise à l'index par les médias et les associations de défense de l'environnement. L'impact économique résultant pourrait s'avérer dévastateur pour des entreprises exportatrices, qui craignent comme la peste d'être ainsi mises sur la sellette.

— Ben dit donc ! Tu parles d'un sac d'embrouilles. Alors c'est toi qui te jettes dans l'arène ! Que comptes-tu faire, mon beau gladiateur ?

— Pas le choix, j'ai déjà donné mes instructions. Suite à un entretien avec mon P.D.G., un chauffeur va conduire notre DAF. le directeur administratif et financier, jusqu'ici. Dès qu'il sera arrivé nous irons ensemble porter la... Rançon, au grand manitou du neuvième étage. En espérant qu'il tiendra parole, car nous serions mal avisés d'aller lui intenter un procès, pour « *détournement de pot de vin* ». Rigolo, tu ne trouves pas ?

— Sacrée barrique de vin, oui ! Pourquoi vous fixe t-il un délai aussi court, c'est suspect non ?

— Non, son secrétaire nous a fait savoir qu'il s'envolait dans la soirée pour le japon, il va assister, en compagnie de son collègue ministre de l'Industrie, à un colloque sur le Développement équitable. Le monde est pervers, non ? »

2

« J'ai rencontré ton patron, tu ne devineras jamais où !

— Pas difficile, il n'y a pas tellement d'endroits possibles. Au bar de l'hôtel Akwa, ou à l'Alliance Française, je n'ai pas raison, avoue !

— Pas du tout, tu n'y es pas... Chez la fleuriste, celle qui fait interflora, derrière le supermarché Score. Mais pourquoi voudrais-tu qu'il vienne au bar de Akwa-Palace ?

— Pour faire comme tout le monde ici, rencontrer des hommes d'affaire de passage ou tout simplement prendre un verre avec des amis. Et que faisait-il chez la marchande de fleurs, cet homme ?

— Quelle question ! Il achetait des fleurs, des roses rouges. Comme je ne pense pas que ce soit pour sa vieille maman, je présume qu'il destinait le bouquet à sa maîtresse. Tu sais cette petite métisse jolie comme un cœur, qui l'accompagnait au cocktail de l'ambassade.

— Oui je la connais c'est Aurore, une petite effectivement mignonne comme tout.

— Ouais, bon vous les hommes, vous trouvez 'mignon' tout ce qui est petit et porte un soutien-gorge. Du bout de ses mignons dix-huit printemps, il paraît qu'elle lui coûte très cher. Rappelle-moi le nom de ton PDG, j'ai un trou de mémoire.

— Nedelec, Philippe Nedelec ! Un breton, originaire de Quiberon je crois.

— On s'en fout, mais en tout cas c'est un homme de goût et charmant.

— Ouais, vous les femmes vous trouvez facilement charmant tout ce qui porte pantalon, pourvu que ce fût avec un gros portefeuille.

Tu vas pouvoir apprécier son savoir-vivre, nous sommes invités à dîner chez lui dimanche midi. C'est bien la première fois qu'il se livre à une telle ouverture sur sa vie privée. D'ordinaire il se contente d'impersonnels repas, pris dans un quelconque restaurant. Faut-il y voir le contrecoup de votre rencontre ? Méfie-toi, c'est un séducteur qui possède les moyens et la volonté d'obtenir celle qu'il convoite.

— Je ne suis plus une oie blanche, je saurai le voir venir et me défendre. On dirait que tu ne me connais pas ! Mais, serais-tu jaloux, par hasard ? Ce serait bien extraordinaire. »

Dernier d'une famille de sept enfants, Philippe Nedelec était fils d'un marin mort en combattant aux côtés des forces Française libres. Il dû à cet héroïque papa de pouvoir intégrer l'École des Mousses. Un choix qui lui coûta huit années de bons, mais pas toujours très loyaux services. L'État, qui avait assuré son éducation, entendait se faire rembourser de cette façon. Officier, il comprit très vite que son caractère têtu tout autant que son manque de rigueur morale, constitueraient un frein à son avancement, aussi ne renouvela-t-il pas son contrat et orienta ses ambitions vers le management d'entreprise. Discipline qui présentait l'avantage de transformer ses défauts en critères de réussite. Des stages de gestion, complétés par un séjour sur la côte ouest des États-Unis, en Californie, lui ouvrirent les portes d'une vieille société familiale spécialisée dans le négoce de bois, implantée dans la région de La Rochelle. Lorsque, usant d'agissements pas toujours à son honneur, il fut en mesure de prétendre à de plus hautes responsabilités, ses employeurs ayant décelé les forces et les failles du caractère de Philippe préférèrent lui proposer d'aller défendre leurs investissements, en Afrique. Ce continent offrait encore aux dirigeants peu scrupuleux et ne s'embarrassant pas de considérations humanistes ou écologiques déplacées, des perspectives de carrière plus rapide et plus lucrative que dans les sociétés traditionnelles de la vieille Europe, chacun devait y trouver son content.

À l'instar de nombreux êtres, avides de pouvoirs et d'argent, il

était prêt à vendre une bonne conscience, dont il n'avait que faire, pour parvenir à ses fins. Les femmes constituaient pour lui des leviers, des atouts qu'il manipulait pour atteindre ses objectifs, soit de simples vitrines pour exposer aux yeux de son entourage sa puissance de mâle dominant. Il agissait toujours en prédateur, admettant difficilement qu'on lui résiste. Pourtant cette cuirasse avait son talon d'Achille. Il était lâche, d'une couardise dissimulée par sa forte corpulence et sa réussite sociale autant que professionnelle, mais bien réelle. C'est ainsi qu'il préférait manipuler ses adversaires ou concurrents que les affronter de face. En règle générale, il n'était pas estimé par les gens de son entourage et comptait peu d'amis sincères. Ses collaborateurs, même sa hiérarchie, les fondateurs de la société et les membres du conseil d'administration, reconnaissaient son efficacité tout en se méfiant du côté équivoque de sa personnalité. Lui de son côté, savait qu'il devait absolument obtenir des résultats pour se maintenir à sa place. Il entendait que ses subordonnés le servent dans ce but et éliminait impitoyablement ceux qui n'y parvenaient pas, ou pas suffisamment bien à son gré. Vis-à-vis de Bibert, il ne parvenait pas à discerner quels leviers utiliser pour avoir prise sur lui. Cela le déroutait et, pour tout dire, l'agaçait profondément. Une seule certitude, l'homme ne le craignait pas et pour les lâches ne pas être craint constitue un danger, créant par là une source d'inquiétudes. Philippe se le promettait, au premier faux pas le nouveau directeur-délégué aurait du souci à se faire pour la suite de sa carrière.

Dans cette analyse, un événement survenu récemment avait totalement modifié les données du problème, l'arrivée de Roselyne. Dès qu'il fut en présence de cette séductrice née, il n'eut plus qu'une obsession, qu'un désir, la conquérir. Sincèrement outré qu'une aussi jolie femme soit accouplée avec un homme qu'il estimait des plus ordinaires, un vulgaire subordonné. Dès lors il allait s'employer à rectifier ce qu'il considérait comme une simple erreur du hasard, mettant toute son énergie au service de son ambition. Premier stade, éblouir ! Dépenses somptueuses, dont l'objet de ses désirs ne prendrait bien sûr connaissance que fortuitement, il y veillerait ! Mais pour passer au deuxième stade, celui de la séduction qui